

FURIE FROIDE ET CLINIQUE DU CONTRE-TRANSFERT EN PSYCHOBXO

[Lionel Raufast](#), [Vincent Estellon](#)

Éditions GREUPP | « Adolescence »

2022/1 T.40 n° 1 | pages 161 à 174

ISSN 0751-7696

DOI 10.3917/ado.109.0161

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-adolescence-2022-1-page-161.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions GREUPP.

© Éditions GREUPP. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

FURIE FROIDE ET CLINIQUE DU CONTRE- TRANSFERT EN PSYCHOBXO

LIONEL RAUFAST, VINCENT ESTELLON

DANS LES GRIFFES DE *LINO*

« Je suis splitté... vraiment, j'sais pas... on me l'a déjà dit... je suis splitté ». *Lino* accuse le coup. Il est sur sa chaise. Il vient à peine d'enlever ses gants. Nous venons d'arrêter le combat. Il le fallait. Le regard de *Lino* s'était absenté. Une mécanique froide montait en intensité. C'est lorsque le cothérapeute s'est tourné vers nous que nous avons décidé de stopper le combat. Quelque chose ne tournait plus rond. Tout semblait pétrifié, lourd, plombé. *Lino* nous écoute lui parler de cet arrêt. Il le sait. Parfois, son regard devient dur. Quand il est dans ces états-là, il se bat un peu comme une machine. Ce sont les mots qui lui viennent. Il sait qu'il peut faire mal, très mal. C'est plus fort que lui. Il est déjà heureux d'avoir respecté cette étrange force atténuée des coups. Mais associer sur ce qu'il aurait ressenti pendant le combat, voilà qui est improbable. Alors le silence se fait ; glacial, une fois encore. Nous terminons la séance sur ce moment d'effroi clinique.

Il faut dire que les séances se terminent souvent de la même manière. Il arrive un moment où *Lino* change de registre. Il se livre à une sorte de ciblage. Cadrer son adversaire est une chose courante en boxe. Mais cette activité prend ici une place écrasante. Le regard est fixe. Tout est silencieux. Il faut coincer l'autre. Les mouvements sont chirurgicaux. La relation est vitrifiée. Et puis, au moment de l'association libre, plus rien. Mais qui est donc ce *Lino* qui fait pleuvoir la glace sur la scène de psychoboxe ? L'adolescent, fiché S. est créateur de vidéos cagoulées d'une certaine renommée. Patron iconoclaste d'une entreprise illicite et florissante de livraison de drogue à domicile, *Lino* est grand. Puissant. Le regard dur, il incarnerait le parfait cliché pour un reportage racoleur sur l'insécurité dans les villes moyennes de l'Est de la France. Il a atterri au Centre Éducatif Fermé comme on prend le train. Cela lui permettait de rentrer en week-end pour tenter de restructurer ses affaires en berne depuis sa condamnation. Les débuts de nos rencontres ont été très méfiants. Mais peu à peu, l'adolescent s'est mis à décrire un monde en feu. Une scène crépitante sur laquelle, compulsivement, il jette de l'huile. L'acte de trop. Celui qui l'a amené à

une condamnation lourde en porte le sceau. Pour rendre justice à une dame qui lui avait avoué être victime de violences sexuelles et conjugales, il a pris les armes. Une version particulièrement sanglante et autoproclamée de la croisade chevaleresque. Au nom de la mère outragée. Sans preuve et sans autre forme de justice.

Nous pourrions rendre compte de multiples façons d'une psychothérapie qui fut assez longue. L'adolescent alternait une séance de psychoboxe et une séance classique par semaine pendant cinq mois. Nous pourrions bien entendu parler du rapport à sa mère, jeune femme sans papier, recueillie conjugalement par un chef de service éducatif qui deviendra son bourreau. Une part des violences de Lino ne sont d'ailleurs pas exemptes d'une folle érotisation œdipienne. Que dire aussi du père absent et rêvé ?

Mais nous avons choisi, pour ce travail, de centrer notre propos sur un point précis : l'existence, chez Lino, de zones psychocorporelles qui se sont retirées du lien vivant à l'autre. Ces petites banquises expressives alourdissent, en coulisses, la gravité des violences que l'adolescent met en œuvre lors de ses actions délinquantes. Ses rituels de combat avec des prétendants albanais aux territoires de ventes sont pris dans des récits mécaniques, répétitifs et inhabités. Leur caractère presque congelé est confirmé par un investissement clinique très particulier des séances de Psychoboxe sur lequel nous allons revenir. Nous formulons ici l'hypothèse selon laquelle, chez Lino, certaines formes d'agression sont au-delà de la valence sexuelle. Elles relèvent plutôt de mortifications vécues du corps expressif et des mécanismes de défenses compulsifs qui tentent de les maintenir hors du contact relationnel. La scène de psychoboxe serait un dispositif pertinent pour repérer et accompagner ces logiques spécifiques d'agression. Mais avant de rentrer dans le vif du sujet violent, il importe de présenter le dispositif scénique atypique que constitue la psychoboxe.

LA PSYCHOBOSSE : ENTRE THÉÂTRALITÉ LIMITE ET COMBAT

La psychoboxe est une médiation thérapeutique fondée par R. Hellbrunn (2003). Il s'agit de pratiquer un combat de boxe anglaise d'une minute trente avec un « psychoboxeur » (un clinicien qui pratique la psychoboxe). Chacun peut arrêter à tout moment le combat pour

n'importe quelle raison que ce soit. La force des coups est euphémisée, parfois atténuée jusqu'à la caresse. Elle peut-être aussi plus appuyée pour ne pas que la mise en scène soit vécue comme une parodie par des sujets ayant une histoire particulièrement lourde avec la violence. Mais la règle fondamentale est là. La force des frappes est toujours atténuée par rapport à ce que serait une frappe de combat typique. Un temps ritualisé d'accordage des forces de frappe est proposé avant chaque combat et à chaque fois que le combat est interrompu pour quelque raison que ce soit. Cet accordage constitue déjà un espace d'écoute, d'expression et de transfert. Le psychoboxeur est un clinicien très souvent psychologue, psychiatre ou psychanalyste. Il écoute au cœur du combat les variations complexes, et parfois inquiétantes, des intelligences du corps expressif (Dejours, 2016).

Le combat psychoboxe est donc un combat mis en scène. Cette théâtralité naît d'un double mouvement de subversion. Tout d'abord on ne va pas en psychoboxe pour se défouler ou apprendre à combattre. On y va pour s'exprimer et travailler sur soi. A partir de ce point de vue, le transfert peut jouer à plein. Ensuite, le fait de ne rien risquer au niveau de l'intensité des coups amène le patient à faire l'expérience de gestes énigmatiques, de sensations épidermiques ou de vécus du temps et de l'espace qui seraient impensables lors d'un véritable combat. Cette mise en scène est complétée par la présence d'un troisième protagoniste. Sur le côté, il découpe de son regard la scène. C'est aussi à lui que la dynamique transférentielle est adressée. Il peut arrêter à tout moment le combat, notamment si la force des coups devient trop réaliste. Il dirige aussi les temps d'associations libres ouverts à partir du vécu de l'assaut. Une véritable théâtralité enveloppe ainsi l'affrontement dans sa globalité.

Le théâtre occidental dans sa grande majorité a choisi de mettre en scène les corps violents dans leurs versions les plus métaphoriques¹. La violence doit être suggérée et mise à distance à travers une simulation. La psychoboxe pousse cependant cette théâtralité aux limites. Celles où un éventuel spectateur (ou bien encore le clinicien qui observe sur le

1. Biet C. (2010). Discours et représentation : la violence au théâtre. *Littératures classiques*, 73 : 415-429.

côté) pourrait commencer à se demander si c'est encore une mise en scène ou si débute un vrai combat. La scène de psychoboxe est radicalement crépusculaire.

MORTIFICATION, VIOLENCE FROIDE ET AU-DELÀ DU SEXUEL

D'apparence aimable et ouvert à l'échange, Lino est en réalité très méfiant. Au Centre Éducatif Fermé, il est rapidement obligé de se confronter à un autre adolescent qui vient d'arriver. Son statut de chef de bande est contesté. Une rixe s'ensuit. Les éducateurs interviennent. Lino est furieux et se retourne contre eux. Le masque est tombé. Pour éviter une plainte qui l'enverrait directement en prison, Lino accepte la malicieuse proposition de la directrice. Il viendra travailler cette violence avec le psychologue clinicien, le temps qu'il faudra. Lino accepte. Dès la première séance après l'épisode de la rixe, un souvenir revient en force. Celui d'une virée punitive dans un camp de gitans. À l'écoute de sa parole, nous relevons le caractère ritualisé, obsédant et mécanique de ces récits de violences. C'est à ce moment que nous lui proposons d'intégrer le dispositif de psychoboxe.

Lino rentre dans le combat psychoboxe en souriant. La force atténuée des coups est respectée. On se chamaille. On se rend coup pour coup. Il y a parfois des sourires. Et puis, tout chavire. Ce n'est pas que la force des coups deviendrait explosive. Il est important de remarquer que la dimension minimale de mise en scène n'est presque jamais transgressée. En revanche, c'est à un théâtre de pierres auquel on assiste de manière répétitive. Le point de départ est toujours le même. Alors que Lino ne semble pas en mauvaise posture, son corps se fige. Il adopte soudain une position hyper défensive, comme si les coups pleuvaient alors qu'il n'en est rien. Drôle d'attitude pour un bon boxeur doublé d'un vrai dur. Et puis, Lino se relève. Sa gestuelle est calme et organisée. L'objectif est de cibler l'adversaire. De le coincer. Sa stratégie est méthodique. Son corps expressif se défait. Il devient mécanique. C'est un moment lourd où l'air lui-même semble manquer. Les séquences d'associations libres qui s'ensuivent sont très pauvres. Comme si Lino peinait à mettre des mots sur ce qui s'était pourtant révélé de manière très spectaculaire sur la scène.

Entre les séances de psychoboxe, les séances plus classiques prennent une tournure nouvelle. Lino évoque enfin la figure de son beau-père. Un sacré numéro. Le beau-père de Lino était chef de service éducatif dans un foyer pour adolescentes. Avec sa famille, il avait accueilli la jeune mère de Lino. Ce chef de service, trouvant sans doute que son salaire était peu conséquent pour sa compétence hors norme, avait mis en place une solution surprenante. Il avait organisé un réseau de prostitution au sein même de sa structure. Les adolescentes y trouvaient une insertion professionnelle assez rapide. Le réseau finira par être démantelé et le chef de service sera incarcéré pour plusieurs années. Mais ce n'est pas tout. Quand vient le soir, notre chef de service est violent. Au domicile

familial, la mère de Lino prend des coups. De ceux qui vous anéantissent. Lino assiste d'abord impuissant à ces séances de torture. Puis, il tente désespérément de s'interposer. L'adolescent frôle la catastrophe plusieurs fois, mais il survit. Les années passent. Lino est devenu plus grand et plus fort. Il cogne à son tour. Il arrive ainsi à faire cesser quelques averses. Mais il y a un prix à payer. Il est devenu peu à peu cet Œdipe vengeur officiant au nom de la mère outragée. Il préfère maintenant crever les yeux des autres que les siens. Ainsi naît sa carrière de délinquant.

Revenons à la séquence clinique de ce qui se met répétitivement en scène en psychoboxe. D'abord, à la faveur d'un coup souvent reçu au visage, le corps de Lino s'effondre de manière soudaine. Il menace de disparaître sous les frappes, puis se redresse. Devenu insensible, mécanique et froid. Il tente méticuleusement de pétrifier l'autre pour mieux le détruire. Ce retournement vengeur est au centre des séances de psychoboxe. Mais que s'y rejoue-t-il ? Bien entendu, certaines logiques d'agression de Lino sont très érotisées. Un Œdipe qui se venge le fait souvent au nom d'un corps maternel bafoué. Et ce corps maternel à défendre est clairement séducteur. Mais, selon nous, une partie de ce que produit l'adolescent en psychoboxe relève plutôt de tentatives de mettre en scène une violence non sexualisée, aussi féroce que protectrice. Cette furie froide tente d'interdire l'accès à des zones du corps mortifiées par une violence elle-même au-delà du sexuel. Cette piste de réflexion prend sa source dans la clinique contre-transférentielle du directeur de jeu et de son cothérapeute.

SUBVERSION ÉROTIQUE DU CORPS BIOLOGIQUE ET AGIRS EXPRESSIFS

Les travaux de C. Dejours (2011 ; Dejours et Tessier, 2018) sont ici fondamentaux. Issus des apports fondateurs de J. Laplanche sur la séduction généralisée, l'hypothèse de départ est à la fois simple et forte. Le corps érotique ne se réduit pas au corps biologique. Mieux encore, il est le produit de la subversion libidinale de ce dernier. Comment se produit cette subversion ? Au départ, il y a la séduction des gestes et des contacts de l'adulte sur le corps de l'enfant. Plus précisément, ce qui provoque la séduction, c'est la dimension expressive des actes de l'adulte. Le geste n'est pas qu'utilitaire, il est aussi profondément relationnel. Cette dimension expressive de l'agir est essentiellement porteuse de messages énigmatiques. Ces messages vont s'implanter à même la peau vivante de l'enfant et constituer la trame originare du corps érotique. Mais c'est aussi le début de l'équivoque. Tout simplement parce que les gestes et les contacts des adultes ont une double vie. Pour le dire d'une manière plus

précise, la coloration expressive des gestes de l'adulte est compromise par son inconscient. Pour une part, l'adulte ne sait pas ce qu'il exprime à travers son acte. Ses fantasmes, sa propre histoire corporelle érotique viennent déformer le message clair qu'il croit envoyer. Parce qu'elle est d'emblée teintée de dimensions érotiques parfois scandaleuses, la fonction expressive n'évitera pas la censure. C'est même un signe de bonne santé mentale. Son empêchement, ainsi que le refoulement du résultat de ses traductions viendront constituer la matrice de l'inconscient refoulé. Lorsque tout se passe bien, l'enfant va progressivement répondre à ces appels en mobilisant une double activité. La première est traductive. Que me veut l'Autre ? La fonction interprétative est lancée au corps à corps. La seconde est expressive. L'enfant va répondre en construisant peu à peu une adresse où propulser ses agirs expressifs. Cette fonction expressive du corps érotique en mouvement échappe aux espoirs de contrôle du Moi. Le théâtre de l'inconscient et des ses ondes porteuses de messages (Dejours, 2016) est lancé.

VIOLENCE NON SEXUELLE ET INCONSCIENT AMENTAL

Mais venons à l'angle à partir duquel nous pensons certaines mises en scène du corps violent qu'opère Lino en psychoboxe. À savoir les mortifications. La fonction expressive a aussi ses rayures, ses plaies et ses accidents. La séduction du corps érotique peut se faire sur un mode beaucoup trop violent. C'est-à-dire, avec une intensité insupportable ou sur un mode terriblement aliénant (Aulagnier, 1975). La traduction en agir expressif des messages énigmatiques provenant de l'Autre devient alors impossible ou invivable. Pour C. Dejours (Dejours, Tessier, 2018), ces messages ne sont pas simplement enclavés ou en attente de traduction. Il y a là une nuance importante avec les propositions initiales de J. Laplanche. Les impacts impensables de cette séduction excessive (voire bien pire) forment alors une sorte de trou noir dans le corps érotique. La vie relationnelle et expressive s'est absentée. Un mouvement pur, anesthésiant et absolument non orientable. C'est cela que nous proposons d'appeler les « mortifications ». L'ensemble de ces zones de mortifications se rapproche de ce que C. Dejours (2011) nomme

inconscient amental. Le sujet cherchera toujours à protéger ces zones de mortifications du contact avec autrui. Le clivage est la forme principale de cette mise à l'écart. Elle n'a rien à voir avec le refoulement de l'inconscient sexuel et de ses représentations. Lorsque ce clivage est stable, tout se passe comme si les zones de mortifications n'existaient pas. Mais lorsque ce clivage est menacé, le sujet a recours à des sortes de mécanismes de secours pour éviter l'éclatement.

Lors de nos séances de Psychoboîte, c'est cette dimension de corps mortifié qu'a tenté de mettre en scène Lino. Sa chair expressive qui se défait soudain et qui se recroqueville pour faire tenir le clivage en témoigne douloureusement. L'inconscient amental et sa chair givrée sont en approche. Et ils menacent de tout envahir. Dur d'accepter de mettre en scène ce mouvement tragique pour un caïd. Il est cependant normal qu'il n'en puisse rien dire. La perlaboration du clivage n'est pas chose simple et elle ne relève pas de l'interprétation.

On comprend alors mieux pourquoi la virilisation défensive de Lino se caractérise par un déni de la vulnérabilité du corps. Le corps érotique doit se réduire seulement à un moyen pour atteindre des performances. Il s'agit alors de le dresser afin qu'il obéisse sans réserve aux ordres, tel un robot de combat militaire. Dans ces conditions, « l'expérience affective de l'échec » pourtant constitutive de l'expérience de la vie est écartée. Or, c'est dans cette expérience de la résistance du réel (ouverte sur l'expérience affective de la souffrance) que l'intelligence est susceptible de se laisser habiter, modifier, par quelque chose qui échappe à la maîtrise intellectuelle. Cela peut s'exprimer par des affects, des sensations, des intuitions, à l'instar de l'expérience du rêve. Une forme d'intelligence sensorielle, sensible, créative, est ouverte par ce qui se dérobe à la maîtrise. Or, les stratégies de défenses viriles telles que Lino déploient dans son activité délinquante musèlent cette forme d'intelligence sensible et affective ouverte sur l'inconnu (de soi et des autres). Le corps érotique réduit à un instrument fort, énergétique, puissant, performant, fiable, adaptable, multitâche, doit pouvoir résister à toute épreuve. Dans cette logique phallique maniaque, allergique au manque et à la souffrance dépressive, les qualités attribuées normativement au féminin sont disqualifiées et caricaturées. Les caractéristiques psychologiques

(normatives) de cette position de virilité défensive rappellent le sadisme du dressage militaire dans le film *Full metal jacquet*². Quelles valeurs éthiques subsistent dans un tel système ?

Pour les chercheurs en psychodynamique du travail, le gel des affects comme celui de la pensée s'étaye sur la prostitution de soi à des modèles d'emprunt normatifs et pragmatiques, à des slogans idéologiques bien classés dans le hit-parade de la société capitaliste. Toutes les valeurs de l'entreprise néo-libérale sont apprises et acquises comme des réflexes qui ne méritent plus d'être élaborés (Dejours, 2007). L'argent, les apparences externes de réussite, le championnat des performances, deviennent les seuls objets d'investissement et de conquête sans limite. Et pourtant, ne rien ressentir pour l'autre, ne rien ressentir en soi, est aussi une manière de mourir à soi. Cette position valorisée socialement est bien utile pour camoufler avantageusement ce qui est mort en soi et ce qui s'est retranché du lien érotique. Lino se définit d'ailleurs très volontiers comme un chef d'entreprise implacable plutôt qu'un délinquant mafieux. L'inconscient amental semble être massivement engagé dans la formation de ces stratégies. La violence qui les colore peut ainsi se concevoir hors du sexuel infantile. Cette violence compulsive est tournée non pas vers le rudiment, fut-il érotique, mais vers ce que Michel Henry appelle la ruine³. À partir de ces apports, nous émettons l'hypothèse que la phase active et violente d'une séquence peut se concevoir comme l'envers défensif d'un vécu passif de mortification. Dans ce système, le retour du clivé se manifeste davantage du côté de la violence d'un « faire » détaché de la pensée sensible, soit par le biais de la pulsion d'emprise pré-sexuelle, soit du côté de la pulsion de pouvoir et de la cruauté. Pour protéger un clivage massif qui sépare les zones mortifiées des zones expressives, il y a plusieurs voies de secours. La décompensation somatique est une possibilité. Mais la violence en acte est souvent aux premières loges. C. Dejours (2016) remarque qu'un patient peut tenter de minéraliser son analyste pour que rien d'expressif ne bouge ou ne soit touché. L'objectif est d'immobiliser l'analyste, de le pétrifier

2. *Full metal jacquet*, Film américain de Stanley Kubrick, 1987.

3. Henry M. (1987). *La Barbarie*. Paris : Grasset.

pour que ses capacités expressives s'éteignent à petit feu. C'est ce qui se passe avec Lino. Si C. Dejours a repéré différentes formes de minéralisation, il semble que nous ayons à faire avec Lino à une forme particulièrement guerrière de ce registre de violence « non sexuelle ».

DE L'OFFENSE À L'OFFENSIVE

Mais pourquoi donc passer à l'offensive ? La solution masochiste ne serait-elle pas une issue efficace pour tenter d'érotiser ce corps marqué par les mortifications ? Quel est le sens psychopathologique de ce retournement ? C'est qu'il s'agit autant d'infliger la souffrance aux autres que de pouvoir la subir. Pour C. Dejours (2016), ces stratégies s'apparentent à une forme d'apprentissage de survie. Faire peur aux autres permet de régner. Ceux qui obéissent ne sont pas tous pervers mais vont faire comme les pervers. Devenir tortionnaire par pensée d'emprunt est possible. La partie autrefois tyrannisée va devoir faire vivre ce qu'elle a subi pour maintenir le clivage. Dans cette non vie pour le corps érotique, privée de l'expérience affective de l'échec, il faudra pour que ce système anti-pensée puisse tenir, se rattraper avec des actes trompe-la-mort (addictions sévères, violence, sexualisations froides). J. Laplanche (1969) parle de « désublimation » dans ces actes où il s'agit de se tenir *hors sujet*. L'idée de désublimation est intéressante puisque la sublimation de l'agressivité comporte toujours une touche minimale d'érotisation (Raufast, 2021). Mais la désublimation de Lino semble tirer davantage du côté de la compulsion d'emprise. Survivre à la mort serait-ce vouloir vivre par-dessus la mort ?

LA MORT ET LA SOLITUDE, SOUFFLEUSES EN COULISSE

Dans les cliniques dont Lino est ici le représentant pyrotechnique, il importe que le dispositif thérapeutique accorde à la présence survivante du thérapeute toute son importance dans sa capacité à jouer et à se jouer de ses interprétations pour approcher le noyau confisqué à la représentation. On entend bien comment dans ces histoires qui suffoquent, s'étouffent d'elle-même, où l'enfant intérieur semble privé de mots dans

une agonie sans fin, le recours à l'acte dans la violence froide mortifère permet de se sentir vivant. Mais cette vie est une terrible illusion. C'est de la force glacée des zones mortifiées qu'elle tire sa supposée superbe.

Car en s'identifiant à son corps défendant, puis attaquant, à celui qui violente et aime sa mère, que reste-il à aimer dans la vie ? Les valeurs qui fondent le Surmoi sont sans dessus-dessous. La rage, le mépris, la soif de vengeance règnent sur le monde des émotions. On se trouve alors proche du sentiment de l'esseulement mélancolique. Ces attaques violentes pourraient ainsi se concevoir comme une manière paradoxale de se faire disparaître dans la confusion identificatoire avec l'autre attaqué. Au plan psychopathologique, le paradigme de la manie-mélancolie pourrait aussi être exploré pour penser l'agonie primaire sous-jacente à ces conduites de violence froide. Dans ces cliniques où le sujet est tout autant chassé de lui-même qu'il se retire de lui-même, la question du meurtre ne peut être pensée sans celle du suicide pour sortir d'une fusion primitive qui n'a pas permis la maturation vitalisante, différenciée et objectalisée du sexuel infantile. Nous songeons ici à la formule utilisée par Freud (1915) dans son article « Deuil et mélancolie » : « L'ombre de l'objet tomb[e] [...] sur le moi » (*Ibid.*, p. 268). Cette formule rappelle la part de l'objet dans l'expérience de la déception, déception fondamentale qui rapte d'une certaine manière l'élan vital. Lorsque les objets primaires n'ont pu renvoyer au sujet une part de réflexivité chaleureuse, attentive, empathique, compréhensive, vitalisante... il devient bien difficile pour le surmoi de devenir aimant, compréhensif et protecteur. Pour Lino, on entend aussi combien ce défaut d'écho humanisant réflexif est pris dans les filets de l'identification à l'agresseur (au beau-père) avec toute la valence explosive incestuelle. C'est à ce point précis que se niche une possibilité de scène thérapeutique en psychoboxe. Mais pas n'importe comment. L'enfer étant pavé, comme on le sait, de belles intentions.

CONTRE-TRANSFERT ET DISPOSITIF THÉRAPEUTIQUE

Comment alors accueillir cette furie sans y céder ? Quel type de dispositif thérapeutique mettre au chevet de ce type de violence compulsive sur fond de sensation de mortification ? Que faut-il pour que

la scène de psychoboxe puisse devenir une véritable médiation thérapeutique ? Au sein du dispositif, il importe que les sensations corporelles puissent être éprouvées et nommées par le thérapeute pour « remanteler sensoriellement ». Les travaux de R. Roussillon (2016) (et notamment sa conception du clivage *au moi*) sont précieux pour approfondir le recours au paradigme autisme-auto-érotisme dans la méthode clinique avec ces sujets : on entend combien l'analyse des solutions défensives autistiques autorise le thérapeute à penser cliniquement autrement la question du transfert (transfert par retournement). T. Reik (1949) conseillait déjà aux élèves de Freud de savoir déployer un temps du *deviner* avant de se précipiter sur celui du comprendre. Ce temps serait un temps d'écoute sensorielle, affective et pulsionnelle. Il n'y aurait rien à comprendre. Juste à déployer ses antennes. Être présent sur un mode musical et pas sur le mode de l'enquête. Il ne s'agirait pas non plus de faire le mort et de se retirer sur fond de vide ontologique. Au cœur du contact des présences, il faudrait laisser résonner dans son Moi les zones les plus sensibles à ce que le patient exprime silencieusement. T. Reik insiste, il ne s'agit pas d'empathie. Il s'agit de résonance inconsciente avec les aspects les plus pulsionnels et affectifs issus du contact avec l'analysant. Ce ne serait qu'à partir de ce temps de résonance que la compréhension rationnelle et critique de l'analyste pourrait suivre des pistes réellement surprenantes. On peut reconnaître ici une référence souterraine à F. Nietzsche⁴ et à sa théorie de l'inspiration. On peut aussi y trouver les germes d'une théorie de l'implication contre transférentielle qui évite le piège du jeu de miroir narcissique.

Ces travaux donnent à réfléchir sur le concept de présence dans les soins psychiques. Les psychanalystes contemporains ont beaucoup travaillé sur le négatif, le manque, le ratage et sur la négativité, non pas que l'accent tragique, porté généralement en psychanalyse, soit inutile. Bien au contraire. Mais lorsque sa mise en avant-scène est pratiquée de manière trop univoque et écrasante, elle donne l'impression que ce qui

4. Nietzsche F. (1898). *Par delà le Bien et le Mal*. Paris : Mercure de France.

affecte et ce qui met en vie sont des acteurs de seconds rôles. Le thérapeute doit-il toujours se retirer et attendre un signifiant de l'autre, venu de l'arrière monde invisible des idées ? Une présence engagée d'un thérapeute qui ne se retire pas (ni affectivement, ni intellectuellement) dans l'expérience subjective de la rencontre est au contraire essentielle à ces dispositifs de médiation thérapeutique.

Lino est actuellement sous les barreaux. Pas de fin heureuse sous les palmiers d'une insertion professionnelle enfin réussie. La psychoboxe ne protège en rien contre le désir de continuer à être un chef d'entreprise souterrain envers et contre tout code pénal. Mais a-t-elle été sans effet ? Nous ne le pensons pas. Contre toute attente, ses furies ont cessé. Plus aucune condamnation pour actes de barbarie ou violence aggravée. Lino est devenu un délinquant presque ordinaire. Si nous insistons sur ce fait, c'est que ce mouvement d'apaisement s'était initié au sein du Centre Éducatif Fermé. Il a même réussi à surprendre ses éducateurs. Un soir, une rixe éclate en haut de l'escalier qui mène aux chambres. Un éducateur se retrouve coincé le dos contre une porte fermée à clefs. Lino, qui est juste derrière la première ligne, a tout le loisir de porter l'estocade. Il l'a fait tellement souvent. Reste que cette fois, il se met sur le côté. Au moment où l'adulte est bloqué, il s'interpose même et fait médiation. Les semaines qui suivent confirment un apaisement global de Lino. Plus de règlements de compte compulsifs pour un oui ou pour un non. En revanche, les affaires vont bon train et prospèrent d'ailleurs davantage depuis que Lino présente un visage plus apaisant. Cela tiendra jusqu'à sa sortie un matin de fin d'hiver.

S'il est difficile de faire la part des choses dans ce mouvement psychique et social, le travail en psychoboxe n'y est pas pour rien. Et ceci, par-delà la morale du bien et du mal. À l'instar des médiations thérapeutiques, souvent associées à une activité de sublimation des pulsions, les séances de psychoboxe ont permis de symboliser ce qui ne semblait pas accessible à la pensée autrement que par des sensations corporelles. Comment transformer et déplacer la transe mortifère du côté de l'acte psychique incarné ? Comment se servir dynamiquement de la régression au sein des soins psychiques ? C'est précisément ce que nous avons tenté de repérer dans cet essai. S'il y a bien un travail que la médiation thérapeutique a rendu possible, c'est non seulement une forme de subversion scénique des logiques d'agression, mais aussi l'instauration d'un espace tiers où le faire semblant (de frapper) peut remplacer l'agir

compulsif (De Luca, Estellon, 2015). Cela ne veut pas dire que les zones mortifiées ont disparu. Mais leur poids dans la vie psychique de l'adolescent a diminué. La transe pétrifiante qui servait à Lino de retournement protecteur a perdu de sa fureur compulsive. Elle est devenue plus scénique, davantage adressée, ouverte à une érotisation minimale du lien à l'autre. Face à une réalité qui le déborde et le transforme en machine de torture, Lino dispose désormais d'une alternative.

BIBLIOGRAPHIE

- AULAGNIER P. (1975). *La violence de l'interprétation : du pictogramme à l'énoncé*. Paris : PUF.
- DE LUCA M., ESTELLON V. (2015). L'acte comme limite. *Cliniques*, 10 : 154-188.
- DEJOURS C. (2007). Psychanalyse et psychodynamique du travail : ambiguïtés de la reconnaissance. In : A. Caillé (Éds.), *La quête de reconnaissance : nouveau phénomène social total*. Paris : La Découverte, pp. 58-70.
- DEJOURS C. (2011). Le corps entre « courant tendre » et « courant sensuel ». *Revue Française de Psychosomatique*, 40 : 21-42.
- DEJOURS C. (2016). Chapitre 7. A-symbolisation et topique du clivage : les accidents de la séduction. In : A. Brun, R. Roussillon et coll., *Aux limites de la symbolisation*. Paris : Dunod, pp. 112-131.
- DEJOURS C., TESSIER H. Éd. (2018). *Laplanche et la traduction : une théorie inachevée. Le mytho-symbolique : aide ou obstacle à la traduction ?* Paris : PUF.
- FREUD S. (1915). Deuil et mélancolie. In : *OCF. P, T. XIII*. Paris : PUF, 1988, pp. 259-278.
- HELLBRUNN R. (2003). *À poings nommés : la violence à bras-le-corps*. Toulouse : Érès.
- LAPLANCHE J. (1969). Notes sur Marcus et la psychanalyse. In : *La révolution copernicienne inachevée 1967-1992*. Paris : Aubier, pp. 59-88.
- RAUFAST L. (2021). Sublimation de l'agressivité à l'adolescence : l'exemple de la Psychoboxe. *Topique*, 151 : 119-130.
- REIK T. (1949). *Écouter avec la troisième oreille : l'expérience intérieure d'un psychanalyste*. Paris : La Bibliothèque des Introuvables, 2001.
- ROUSSILLON R. (2016). Symboliser la désymbolisation. In : A. Brun, R. Roussillon et coll. *Aux limites de la symbolisation*. Paris : Dunod, pp. 9-23.

Lionel Raufast
 Université Paul Valéry Montpellier 3
 UFR5/Faculté des Sciences du sujet et de la société
 Secrétariat de Psychologie
 Route de Mende

34199 Montpellier, Cedex 5 France
lioraufast@gmail.com

Vincent Estellon
Université de Paris
CRPMS
75013 Paris, France,
estellonvincent@gmail.com